

À propos du pionnier d'infanterie

Autor(en): **Nicolas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **87 (1942)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos du pionnier d'infanterie

Le colonel Lecomte vient de faire paraître successivement trois études sur le pionnier d'infanterie. N'était la persistance de la thèse soutenue avec tant d'autorité par cet éminent écrivain militaire, j'estimerais que ce ne serait ni le lieu ni le moment d'ouvrir une controverse sur l'instruction et l'organisation de l'armée.

Je me décide pourtant à sortir de la réserve, parce que cette doctrine — à mon avis — repose sur une erreur fondamentale qui la rend dangereuse.

C'est une erreur de vouloir confondre dans une même personne le sapeur et le combattant des troupes de choc. C'est méconnaître gravement les qualités requises pour le soldat d'assaut. Non pas que je veuille offenser les sapeurs en doutant de leurs capacités. Mais la formation des soldats d'assaut demande une instruction si intense et si approfondie, exige un entraînement d'une telle durée, qu'il est illusoire de vouloir la faire acquérir aux sapeurs à côté de leur formation technique.

L'infanterie même — l'arme combattante par excellence — y parvient à peine, tout au moins avec ses méthodes d'instruction actuelles. Que serait-ce avec des sapeurs dont les travaux de construction et de destruction constitueront toujours l'activité essentielle et leur raison d'être ? On n'augmenterait en aucune façon la valeur combattive de notre armée en ajoutant ce violon d'Ingres à l'instruction de nos troupes techniques.

A chacun son domaine ! Aux armes combattantes — l'infanterie et les troupes légères — donnons les *guerriers*

complets que réclament les méthodes modernes de combat et laissons les troupes techniques à leur activité normale, dans laquelle elles sont irremplaçables. L'auteur s'en réfère aux traditions glorieuses de l'arme du génie : le sapeur jadis combattait au premier rang lors de l'assaut des places fortifiées.

Comparaison n'est pas raison. Les conditions anciennes du combat ne correspondent en aucune façon aux exigences du champ de bataille moderne. Il n'y avait pas la fureur dévastatrice des bombardements aériens. La réparation des voies de communication pour les maintenir en état d'alimenter la bataille et de permettre l'exercice du commandement occupera déjà à plein rendement toutes nos unités de sapeurs. Elles suffiront à peine à la tâche gigantesque qui les attend, malgré leur renforcement par les nouveaux détachements spéciaux des services complémentaires.

Il sera exclu de pouvoir compter sur elles pour des tâches de combat. Elles ne pourront pas être au four et au moulin. Elles risqueront fort de faire défaut au moment décisif. Le service actif a déjà mis en évidence l'insuffisance numérique des sapeurs. Et il n'est pas possible d'augmenter leurs effectifs, sans diminuer du même coup le nombre des combattants.

L'assaut des places fortes ne constituait jadis, généralement, qu'un épisode exceptionnel et très momentané ; la plupart des batailles se déroulaient en rase campagne, sans l'appui d'aucun travail de fortification. Il était facile par conséquent de *prévoir* l'emploi des sapeurs dans des tâches très locales et très momentanées.

Le soldat, aujourd'hui, doit *constamment* lutter contre des positions fortifiées :

les fortifications de campagne ;

les fortins ;

et surtout les *chars, véritables forteresses mobiles*.

Ce genre d'action est devenu l'activité *normale* du combattant. Il ne peut plus être réservé à quelques spécialistes. Il

doit faire l'objet d'un dressage *général* des troupes de première ligne. La lutte contre les chars, spécialement, exige *la riposte instantanée de n'importe quel combattant*. Cette action n'est guère prévisible ni dans l'espace, ni dans le temps. Il serait faux de ne vouloir préparer à ce combat qu'un petit nombre de pionniers. Une Cp. régimentaire, par exemple, ne suffira jamais à l'immensité de sa mission. Ce personnel spécialisé fera presque toujours défaut à l'endroit et à l'instant critiques.

Les protagonistes du pionnier d'infanterie justifient leur proposition par l'importance qu'à acquise l'emploi des explosifs dans la guerre moderne. Ils estiment que leur maniement ne peut être confié qu'à des spécialistes. Ce jugement trop sommaire ne tient pas compte de l'évolution actuelle de la tactique.

Le premier conflit mondial avait été conditionné par l'arme *automatique*, qui avait donné la prépondérance à la défensive. La guerre de tranchées qui en est résultée avait imposé la création de la *grenade* ; celle-ci n'est qu'un explosif dont le maniement a été simplifié pour son usage par le fantassin. L'efficacité de cet engin correspondait parfaitement aux besoins pour lesquels il avait été créé. Il agissait contre des hommes à découvert ou mal abrités dans des tranchées à ciel ouvert.

La construction de blockhaus en béton armé et surtout l'apparition des chars blindés devaient bouleverser totalement ces conditions : la grenade devenait impuissante. Il fallut envisager la nécessité de charges beaucoup plus fortes. D'autre part, la variété des objectifs (réseaux de barbelés, meurtrières d'un fortin, chars blindés, etc.) impose une très grande variété des explosifs dans leur forme (charge allongée ou concentrée), dans leur masse et leur puissance, comme aussi dans leur mode d'allumage.

Il ne restait plus qu'une seule solution : admettre *l'utilisation pure et simple des explosifs* et laisser le soin au « dyna-

miteros » de confectionner des charges adaptées au mieux à l'objectif à détruire. Leur emploi n'exige nullement les savants calculs de l'ingénieur-mineur pour déterminer la masse exacte d'explosif à employer et pour fixer le lieu précis de leur placement afin d'obtenir la destruction optimum.

Leur manipulation — d'une très grande simplicité — ne nécessite aucun long apprentissage et n'impose aucunement la formation d'un personnel spécialisé. Le combattant ne les emploiera pas dans un savant travail de mineur — la destruction d'un pont ou d'une route, par exemple. Les explosifs ne constituent pour lui en somme que des grenades offensives de très grande puissance. Ils visent beaucoup plus les hommes que le matériel. Ils agissent presque autant, sinon plus, par le *souffle de leur explosion* que par *leurs effets destructifs*. Et nul fortin, nul char n'est suffisamment étanche pour protéger leur personnel contre l'action terrible d'une charge bien placée.

La guerre mondiale actuelle est régie essentiellement par les *unités blindées*, qui ont redonné la suprématie à *l'offensive*. Cette prépondérance provoque une nouvelle évolution des armées, analogue à celle qu'avait créée l'apparition de la mitrailleuse en 1914. La lutte contre les engins blindés devient la tâche primordiale, celle qui décidera de la victoire.

Le combattant par conséquent doit être avant tout un « *chasseur de tanks* ». *L'arme anti-chars doit devenir l'arme normale du fantassin*, au même titre que le F.M. l'est actuellement. L'armée des armes automatiques de 1918 se transforme ainsi en une armée équipée essentiellement de moyens anti-chars. Parmi ceux-ci, l'explosif — ainsi que le lance-flammes — représente l'arme du combat rapproché, celle qui permet au soldat à la poitrine nue de s'opposer encore au colosse blindé. A cette ultime minute, il lui donne encore une possibilité de vaincre¹. Mais si dans cette crise le combattant était

¹ Dans les récits et les images qui nous viennent de la campagne de Russie, nous trouvons de très nombreux épisodes semblables. Nous voyons souvent des fusiliers, des mitrailleurs, des canonniers s'attaquer aux chars avec des charges explosives. C'est la preuve que les pionniers ne suffisent plus.

démuni et non instruit, il appellerait en vain l'aide de quelques rares spécialistes. La machine inhumaine le broyerait sans défense.

Son secours ne peut venir que *de la préparation complète de tous les combattants à l'emploi des explosifs pour le combat rapproché*. Ce n'est pas la création de pionniers qu'il nous faut ¹, c'est la refonte totale des procédés d'instruction de nos troupes combattantes — en particulier de l'infanterie — pour les adapter aux nouvelles conditions de la guerre. Seule cette dernière solution renforcerait véritablement la puissance de notre armée.

Major NICOLAS.

¹ Cette objection ne vise que la conception du pionnier qui serait à la fois un sapeur et un soldat des troupes d'assaut, comme aussi la proposition d'un pionnier régimentaire qui serait l'unique spécialiste des explosifs et du lance-flammes.

Je ne vois par contre aucun inconvénient, bien au contraire, à décentraliser les unités de sapeurs pour les attribuer aux régiments. Mais ce ne seront que des troupes techniques et rien de plus ! Le travail ne leur manquera pas.
